

## Études d'histoire religieuse



Patricia Simpson et Louise Pothier,  
*Notre-Dame-de-Bon-Secours : une chapelle et son quartier.*  
Montréal, Fides, 2001, 151 p. 20 \$

Luc Noppen

Volume 69, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006719ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006719ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Noppen, L. (2003). Compte rendu de [Patricia Simpson et Louise Pothier, *Notre-Dame-de-Bon-Secours : une chapelle et son quartier*. Montréal, Fides, 2001, 151 p. 20 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 69, 145–146.  
<https://doi.org/10.7202/1006719ar>

Patricia Simpson et Louise Pothier, *Notre-Dame-de-Bon-Secours : une chapelle et son quartier*. Montréal, Fides, 2001, 151 p. 20 \$

À l'habituelle brochure, éphémère et mal distribuée, le Musée Marguerite-Bourgeois (désormais logé à côté de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, rue Saint-Paul dans le Vieux Montréal) a préféré présenter un bel ouvrage pour interpréter les lieux, informer ses visiteurs et rejoindre un public plus large par le biais du réseau des librairies. Tout à l'honneur de l'institution et de l'éditeur est la qualité de l'édition : graphisme soigné, illustration abondante, largement en couleurs, papier de qualité. Malgré son petit format, voilà un beau livre. Sans coquilles aussi et, chose rare aujourd'hui, admirablement écrit.

L'ouvrage est construit sur une table des matières rigoureusement chronologique. Un premier chapitre entraîne le lecteur dans la préhistoire de Montréal. On y dessine le cadre physique du territoire sur lequel les Français rencontrèrent les Amérindiens et qui devint l'assise de Ville-Marie. Puis les auteurs évoquent successivement la première chapelle – en fait « la première église de pierre de Montréal » – érigée de 1674 à 1678 et rasée par le feu en 1754 ; la renaissance de Notre-Dame-de-Bon-Secours, reconstruite de 1771 à 1773 ; l'âge d'or de « la chapelle sur la place du marché » (1848-1882) ; le dernier chapitre est consacré à la reconstruction partielle et aux travaux d'ornementation qui, menés de 1886 à 1894 et en 1908, ont défini la figure actuelle de la chapelle. L'épilogue relate comment, de fil en aiguille, les travaux d'isolation de la fausse-voûte de la chapelle et la « découverte » des fresques peintes en trompe-l'œil de 1886 à 1888 par François-Édouard Meloche ont mené à la relocalisation du Centre Marguerite-Bourgeois, à la restauration et à la mise en valeur de la chapelle puis à l'ouverture du musée attenant.

Cet ouvrage est une mine de renseignements. Les textes de Patricia Simpson convoquent une multitude de faits pour interpréter la chapelle et sa place dans le quartier. Des dizaines d'encadrés, dont plusieurs rédigés par des collaborateurs, enrichissent le récit principal et permettent, aussi grâce à l'illustration accompagnée de vignettes explicatives denses, une lecture riche et variée. Dans l'ensemble, il n'y a guère que le contenu archéologique qui se révèle plus faible. Et cela parce que la connaissance obtenue par les fouilles et les analyses n'a en fait que peu à voir avec la chapelle et concerne, pour l'essentiel, l'assiette du Vieux-Montréal tout entier. De plus, les illustrations qui ont été commandées à Francis Back (par ailleurs fort talentueux) pour camper ces « bons sauvages » forment un corpus romantique digne des mièvreries sulpiciennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, le prosélytisme qui affleure à plusieurs reprises dans le texte n'est pas de nature à soutenir l'intérêt de la plupart des lecteurs d'aujourd'hui, chrétiens plus « culturels » que pratiquants.

Le laïc que je suis remarque deux absences dans cet ouvrage. D’abord, le thème de Notre-Dame de Bonsecours n’y est qu’effleuré. L’on sait pourtant que, dans le monde francophone, Notre-Dame de Bonsecours (quelquefois aussi Notre-Dame du Port, Notre-Dame de la Garde ou même Notre-Dame de la Victoire) a parsemé le paysage, notamment le paysage portuaire et marin, de chapelles. La reconstruction de la chapelle de Montréal en 1771, tout comme la construction d’une chapelle Bonsecours à l’Assomption en 1779 et la reconstruction d’une vaste église Notre-Dame de Bonsecours à l’Islet-sur-Mer en 1770 montre un intérêt accru au Québec pour cette dévotion, au lendemain de la Conquête. Pourquoi ?

Cela m’amène à évoquer le fait que la chapelle de Montréal n’a pas été bien inscrite dans une histoire de l’architecture, de Montréal d’abord, du Québec ensuite. Les chapelles de l’Hôtel-Dieu et des jésuites, l’église des récollets du faubourg du même nom et bien d’autres monuments existants et disparus sont utiles à l’interprétation de la figure construite et restaurée pour en établir la valeur, en décoder les significations. Rien d’étonnant donc, en l’absence de réelle analyse architecturale, que la « reconstitution virtuelle historique de la première chapelle réalisée par Omar Bakar de Graph Architecture » (p. 41) ne produise qu’un profond malaise. On ne retrouve de fait aucun effort pour décrire cette « première église de pierre », assez curieusement « détruite par le feu », sans plus. On se serait attendu à ce que la primauté revendiquée fasse l’objet d’une défense plus articulée.

L’œuvre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, bien que mise en valeur par la restauration de l’enveloppe et de l’intérieur, n’a été que partiellement saisie par l’ouvrage. Elle n’est pourtant pas sans intérêt. Curieusement, le livre ne fait pas plus de place à la façade de Perrault et Mesnard, pourtant déterminante dans l’imaginaire collectif de la chapelle nichée au bout de la rue Bonsecours. À finir par renoncer à ce qui crée la présence du monument dans le quartier, cette mise en valeur toute axée sur des images romantiques d’une autre époque (dont les sympathiques aquarelles et reconstitutions qui montrent l’édifice avant les travaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) pourrait compromettre le succès d’une entreprise qui, livre, chapelle et musée confondus, devrait voir avant tout à convaincre le public visiteur d’une fréquentation plus soutenue d’un haut lieu encore, hélas, trop confidentiel.

Luc Noppen  
Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain  
UQAM